Être « exotique » dans l'entre-deux-guerres : l'exemple de Robert de Roquebrune

Marie-Hélène Grivel
Université Versailles Saint-Quentin-en-Yvelines (France)

Les métaphores arboricoles sont fréquentes pour évoquer les relations franco-québécoises en matière de littérature. Dans l'entre-deux-guerres, et ce de part et d'autre de l'Atlantique, la France est considérée comme la souche de la culture canadienne-française. Pour les « douaniers de la littérature », la France coloniale représente le passé glorieux de la Belle Province. En cela, ils offrent à leur pays une histoire et un sujet littéraire. En revanche, pour ceux partis parfaire leurs études à Paris, la France culturelle des années 1900-1914 n'a plus rien à voir avec ce passé. Naît alors une querelle du sujet, faut-il baser l'art sur le terroir ou avoir du style ? Dans les deux cas, c'est l'*intelligentsia* française qui donne le ton. Dans l'après-guerre, être inscrit dans un cercle de sociabilité est la stratégie de légitimation pour un écrivain canadien-français. Il faut se plier aux exigences des pontes parisiens et cela, Robert de Roquebrune l'a bien compris. Ce dernier fait œuvre d'avant-garde au Québec avec la revue *Le Nigog*, se faisant même taxer d'« exotique ». Mais trop « Français » dans la Belle Province, il devient pourtant un « auteur canadien » pour les intellectuels français. Lui qui mène la première querelle, ne participe pas à celle de l'utilisation de la langue dialectale dans l'écriture. Ce sont les « Individualistes », rejetant toute implication de la France, qui vont trouver un débouché appréciable pour faire éclore une culture typiquement canadienne-française loin de la France du passé – même si Robert Charbonneau relance la polémique, cette fois avec la France.

© Les Cahiers du GRELCEF. www.uwo.ca/french/grelcef/cahiers_intro.htm

INTRODUCTION

Selon Pierre Rajotte, dans l'entre-deux-guerres au Québec : « Nul ne peut prétendre à la qualité de peintre, d'écrivain, de comédien ou d'intellectuel, nul ne peut se dire "cultivé" s'il n'a pas traversé l'Atlantique et découvert les "vieux pays" »[78]. Cela est d'autant plus vrai que d'après Madeleine, la célèbre propriétaire de *La Revue moderne*, les intellectuels sont très attachés à « Cette haute culture française vers laquelle nous tendons nos esprits avides… depuis des siècles »[79]. Pour l'élite, la France représente les racines et Paris demeure la capitale du savoir et de la littérature. C'est du moins ce que les prêtres-critiques imposent comme canevas à la société. Mais leur représentation de la France n'est pas celle de ceux qui y ont séjourné. C'est particulièrement le cas de Robert Laroque de Roquebrune et de ses amis du *Nigog*. Ces avant-gardes déclenchent sur la scène publique la querelle du sujet. Faut-il, comme le prétendent les clérico-nationalistes, rester axé sur des thèmes exclusivement nationaux pour faire de la littérature ? Les « nigogistes » repartent pour la France, sans avoir véritablement répondu à la question. C'est du côté français que viendra la réponse grâce à la publication successive de *Maria Chapdelaine* de Louis Hémon et des *Habits rouges* de Robert de Roquebrune. Il semble que, pour être reconnu à Paris, il soit essentiel de coller au terroir canadien-français ; ce qui, pour un temps, met tout le monde d'accord à Montréal. Toutefois, les succès de Félix-Antoine Savard et de Ringuet déplacent la querelle sur le thème de la langue. Et ce sont les « Individualistes » qui affranchissent leur culture (langue et sujet) de la suprématie supposée de la France.

LA QUERELLE DU SUJET : NAISSANCE D'UNE CRITIQUE

L'herméneutique littéraire repose, et ce depuis le début du XX^{ème} siècle, sur un seul homme, M^{gr} Camille Roy, qui met « la littérature "en service national", vertueux, mais sans la couper des "sources de la littérature mère" »[80]. Dès 1907, il publie *Essais sur la littérature canadienne*, ouvrage dans lequel il « démontre l'existence d'une

[78] Pierre Rajotte, « Stratégies d'écrivains », *Études littéraires*, vol. 36, n° 2, 2004, p. 32.
[79] Madeleine, « Enfin », *La Revue moderne*, 15 août 1920, p. 7.
[80] Laurent Mailhot, *La Littérature québécoise depuis ses origines*, Montréal, Typo, coll. « Essai », 2003, p. 49.

littérature nationale chez les Canadiens français »[81]. Rompu à la critique parisienne, qu'il prend comme référence, il ne peut s'empêcher de calquer ce modèle sur les écrits de ses compatriotes. En 1918, paraît son texte consacré aux auteurs français[82] qui l'amène à construire « toute une théorie sur la transmissibilité de la "clarté française" par le sang des ancêtres. »[83] La France coloniale représente la souche de la culture canadienne-française. Il prône le nationalisme littéraire et le respect de la morale catholique par le maintien de la langue française et l'ancrage du sujet sur le territoire national. Pourtant, sa vision n'est pas partagée par tous. Pour certains, nationalisme ne signifie pas forcément « clérico-nationalisme », et des voix s'élèvent contre les « douaniers de la littérature » (Victor Barbeau) et des idées.

Éclate alors une querelle politico-littéraire. L'École littéraire de Montréal donne le coup d'envoi dans *Le Terroir*. Elle énonce que si « les collaborateurs […] souhaitent l'avènement d'une littérature nationale et d'une langue autonome, de l'indépendance du Canada et même du Québec, […] ils se réclament aussi du service de l'art : "Notre maître sera l'art" »[84]. Il n'existe pas de cadre spécifique à la création et au « nous », ancré sur le territoire et prôné par les clérico-nationalistes, ils opposent le « je » de la liberté. Les tensions se cristallisent avec la naissance d'une nouvelle revue élaborée par de jeunes intellectuels bientôt affublés du nom d'« exotiques ». Ces « retours d'Europe » participent à la scission du champ littéraire des années 1920, d'un côté l'élite et de l'autre les avant-gardes.

Mais qui sont les « exotiques » ? Étymologiquement, ce sont ceux qui viennent de l'extérieur. Pratiquement, ce sont ceux qui introduisent des thèmes extranationaux dans leurs productions, et qui luttent contre le « nationalisme exclusif », arguant que bien que ce courant soit porteur de chefs-d'œuvre, il ne saurait les engendrer tous. Ces jeunes intellectuels sont empreints des textes contemporains d'auteurs français qu'ils ont découverts lors de leurs études en France. Si les thèses

[81] Lucie Robert, « Essais sur la littérature canadienne », *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec (1900-1939)*, Tome II, Montréal, Fides, 1980, p.457-461.
[82] *La Critique littéraire du XIX^ème^ siècle, De Mme de Staël à Émile Faguet*, Québec, Imprimerie de L'Action Social ltée, 1918.
[83] Gérard Tougas, *Histoire de la littérature canadienne française*, Paris, PUF, 3^ème^ éd., 1965, p. 107.
[84] Jacques Blais, « Poètes québécois d'avant 1940 en quête de modernité », Yvan Lamonde et Esther Trépanier, (dir.), *L'Avènement de la modernité culturelle au Québec*, Éditions de l'IQRC, 2007, p. 22.

nationalistes et exotiques sont basées sur un même catholicisme, elles ne relèvent pas du même champ. En effet, les prêtres-critiques font émerger une « paralittérature nationale » quand les seconds œuvrent à la professionnalisation de l'ensemble du champ éditorial[85]. Les deux camps se rejoignent sur le fait que la France reste le baromètre d'excellence pour définir ce que doit être la littérature. Ils n'ont juste pas la même France en référence. C'est pour cette raison que nous avons choisi de traiter de Robert de Roquebrune, car son parcours nous éclaire sur deux phénomènes, à savoir que la notion d'« exotique » est évolutive dans le temps, et qu'elle ne signifie pas la même chose si l'on est au Canada ou en France.

Nous savons très peu de choses du premier voyage de Robert de Roquebrune en France, excepté qu'il y poursuit ses études au Collège de France puis à la Sorbonne. En raison des guerres, ses séjours dans l'Hexagone (1911-1940) sont entrecoupés. C'est donc pendant un de ses retours que lui, Fernand Préfontaine et Léo-Pol Morin fondent une revue dont le but est « de tenter une réunion des esprits cultivés et de diffuser des idées artistiques dégagées de l'ignorance et de la niaiserie »[86]. Ils se donnent pour « mission de faire l'éducation du public »[87], et créent une revue, *Le Nigog*, ouvrant la voie contre le « nationalisme exclusif ». Leurs voyages en France leur ont fait prendre conscience de la montée du régionalisme dans leur pays. C'est contre ces images d'Épinal qu'ils prônent que « critiquer une œuvre, ce n'est pas regarder d'abord si le thème est canadien ou catholique, c'est plutôt considérer le fond et la forme, les idées et le style »[88]. En janvier 1918, le numéro un est en kiosque, et les membres exposent leur objectif : « Nous le répétons avec insistance, l'Art est le seul but de notre effort comme il sera le seul critère de notre critique »[89]. Dans un climat mondial peu propice aux questions artistiques, les fondateurs décident pourtant d'en faire le sujet principal[90], en intéressant les lecteurs à

[85] Denis Saint-Jacques et Maurice Lemire (dir.), *La vie littéraire au Québec*, t. 4, Les Presses de l'Université Laval, 1999, pp. XVI-XVII.
[86] *Le Nigog*, vol. 1, Imprimerie L. Ad. Morissette, 1918, 408 pages.
[87] Jacques Michon (dir.), *Histoire de l'édition littéraire au Québec au XX^e siècle,* t. 2, *La Naissance de l'éditeur. 1900-1939*, Montréal, Fides, 1999, p. 404.
[88] Édouard Chauvin, « Foin ! Foin ! du régionalisme », *Le Nigog*, juin 1918.
[89] Anonyme, « Signification », *Le Nigog*, janvier 1918, p. 3.
[90] « L'art est plutôt une futilité, l'apanage peu enviable de quelques rêveurs, qui mourront pauvres. Il a le tort immense de ne pas payer son homme. […] Non : l'art chez nous est

l'esthétisme sous toutes ses formes sans s'attacher au sujet. Dès le numéro de février 1918, ils introduisent un article débutant par une citation de Rémy de Gourmont : « Le sujet en art n'a d'intérêt que pour les enfants et les illettrés »[91]. Ce qui est une attaque directe à la pensée de l'époque – tout dans la revue allant à l'encontre du classicisme de M^gr^ Roy. En cela, la revue est la première publication à classer au rang des feuilles modernistes, au double titre de ses partis-pris et de la pluridisciplinarité des sujets abordés.

Robert de Roquebrune en devient le directeur littéraire, Fernand Préfontaine s'occupe des arts plastiques, et Léo-Pol Morin de musique. Ils sont entourés par de nombreuses personnalités, que ce soit des musiciens, des littéraires, des universitaires, des peintres, des architectes ou des sculpteurs. Ils reprochent aux « régionalistes » leur politisation qui leur font produire continuellement la « même messe de minuit et la même veillée de village. » Berthelot Brunet explique que ses adversaires ont une vision étriquée de la littérature contemporaine française, à savoir « Bazin, Bourget (le Bourget d'après la conversion), Brunetière, Bordeaux, le vicomte de Vogué et [qu'ils] ont appris l'art des vers dans le traité si étroit de Dorchain. » Alors que les « vraies raisons pour lesquelles je suis "exotique" » ajoute-t-il, « et aussi croyez moi, pour lesquelles la plupart des "exotiques" sont des "exotiques" », c'est que « nous détestons le cliché, le banal et rien ne nous horripile comme de nous cantonner dans un seul genre »[92]. Pour les « nigogistes », l'explication est claire, elle réside tout entière dans la méconnaissance de l'écriture moderne française et étrangère, y compris anglo-canadienne[93]. Ils accusent l'école et les critiques de maintenir la population dans l'ignorance. Robert de Roquebrune met en avant l'étroitesse d'esprit des prêtres-critiques qui poussent les écrivains à préférer des sujets canadiens et catholiques. Intransigeant, il ne mâche ni ses mots ni ses idées, faisant parfois penser à ses détracteurs qu'il attaque en tout, y compris son pays. De plus, il introduit de nombreux textes sur des œuvres françaises

---

une anomalie ; et l'artiste, un excentrique, […]. », Édouard Montpetit, « L'art nécessaire », *Le Nigog*, février 1918, p. 38.

[91] Fernand Préfontaine, « Le sujet en art », *Le Nigog*, février 1918, p. 44.

[92] Berthelot Brunet, « Pourquoi je suis "exotique"«, *La Revue moderne*, 15 septembre 1920, p. 18.

[93] La rédaction compte une trentaine de collaborateurs, dont cinq anglophones, ce qui leur attire encore plus de difficultés.

modernes évoquant parfois des auteurs peu recommandés au Québec[94]. Il regrette que les lectures soient cantonnées aux œuvres françaises de « 30[e] ordre » et tente d'y remédier. En un mot, les « exotiques » prêchent contre une littérature utilitaire, exclusivement morale, catholique et nationaliste, trop attachée à l'idée de la France « souche culturelle » et au sol « terreau unique d'inspiration ». Ils veulent voir naître une élite cultivée, détachée des préoccupations exclusivement nationalistes.

Robert de Roquebrune pose clairement la question : « L'originalité propre à un art canadien, ne serait-ce pas d'être français avec un aspect spécial conquis à l'influence anglaise et américaine ? »[95] Cette remarque représente la première racine du détachement à la France. Pour ce type de réflexions, les collaborateurs sont « regardés comme étant des esprits dangereux »[96]. Leurs points de vue dérangent les élites, d'autant que *Le Nigog* relaye rapidement les œuvres des aînés au rang de thèses passéistes. Pendant une année, les « nigogistes » secouent les idées reçues, éprouvent le conformisme. Née quinze ans trop tôt, la revue disparaît des kiosques après le mois de décembre 1918. Selon Jacques Michon, cette fin « évoque une forme d'autosacrifice implicite », car dans les faits, l'équipe sauve l'entreprise de la faillite[97]. Le dernier numéro s'achève sur un texte consacré à la paix revenue, ce qui veut dire que les « retours d'Europe » peuvent regagner le Vieux continent.

QUAND LA FRANCE S'EN MÊLE

Du côté français, les années 1920 marquent une recrudescence de l'intérêt des intellectuels, des diplomates et des politiques, comme si le conflit leur avait rappelé qu'il existait, de l'autre côté de l'Atlantique, des cousins qui représentent alors « un espoir et un modèle pour l'ensemble des pays latins »[98]. Ainsi, cet engouement voit le Canada célébré en France pendant toute la décennie : invitations de conférenciers à

[94] Robert de Roquebrune, « La jeune littérature française d'avant 1914 », *Le Nigog*, août 1918, pp. 267-273.
[95] Robert de Roquebrune, « Littérature – De l'opportunité d'un culte de la supériorité littéraire », *Le Nigog*, mars 1918, p. 82.
[96] Marcel Dugas, *Approches*, Québec, Éditions du Chien d'or, 1942, p. 27.
[97] Jacques Michon (dir.), *op. cit.*, p. 405.
[98] Michel Lacroix, « Lien social, idéologie et cercles d'appartenance : le réseau "latin" des Québécois en France, 1923-1939 », *Études littéraires*, vol. 36, n° 2, 2004, p. 51.

© Les Cahiers du GRELCEF. www.uwo.ca/french/grelcef/cahiers_intro.htm

l'Institut catholique, voyages et interventions de Lionel Groulx (1920 et 1922), mission économique du Canada en France (1922). Dans le champ littéraire, c'est la préservation de la France d'autrefois qui est célébrée. L'image du Québec est celle d'une France conquérante, victorieuse, authentique et préservée. L'arrivée de *Maria Chapdelaine* reflète cet engouement, nous y reviendrons. Ce qui nous intéresse particulièrement ici, c'est la publication des *Habits rouges* de Robert de Roquebrune.

C'est en 1919, dans ce climat propice aux intellectuels canadiens, que Robert de Roquebrune repart pour Paris, où il entre aux Archives publiques du Canada en qualité de chercheur. Il reste en contact avec son pays en devenant l'un des collaborateurs de *La Revue moderne* de Montréal, sous-titrée revue « littéraire, politique, artistique ». Sa participation à de nombreux événements, qu'il rapporte dans ses articles, lui confère au Québec un pouvoir symbolique croissant et une valorisation sur le plan culturel, comme lorsqu'il participe à l'intronisation de Joseph Bédier à l'Académie française[99]. De 1923 à 1939, ses relations parisiennes s'intensifient par la fréquentation des salons littéraires[100], le rapprochant des milieux maurrassiens, et donc d'une certaine idée de la France traditionnelle et monarchique. Par le biais du cercle de Charles Lesca, il rencontre les dirigeants de l'Action française, et découvre que ces mouvements sont idéologiquement proches de la notion de catholicisme social qui a cours au Québec ; Charles Maurras prônant que la nation latine est du côté de l'ordre et du catholicisme. Ce concept fait écho chez l'archiviste qui, s'il ne fréquente pas la droite française, glisse progressivement vers le nationalisme. Pourtant, une polémique, entre de Roquebrune et *L'Action française*, naît au sein de la *Revue moderne* où l'archiviste affirme que « pour Charles Maurras et ses disciples, [l'expérience du monde] c'est la monarchie de Louis XIV et la littérature de 1660. Ils voudraient y ramener la France moderne »[101]. Ce qui rejoint en tout point ce qu'il

[99] Robert de Roquebrune, « Rostand glorifié », *La Revue moderne*, 15 mai 1922, pp. 17-18.

[100] « Les Salons littéraires à Paris », *La Revue moderne*, juillet 1923, pp. 19-21 (Gabrielle Réval) ; « Le Salon de Madame Rachilde au Mercure de France », *La Revue moderne*, janvier 1924, pp. 21-22 ; « Les Salons littéraires à Paris », *La Revue moderne*, juin 1924, pp. 22-24 (Duchesse de Rohan) ; « Les Salons littéraires à Paris – Le salon de Mlle Louise Read », *La Revue moderne*, novembre 1924, pp. 17-19.

[101] Robert de Roquebrune, « L'Honorable Léon Daudet », *La Revue moderne*, 15 janvier 1922, p. 33.

© Les Cahiers du GRELCEF. www.uwo.ca/french/grelcef/cahiers_intro.htm
Nº 6. L'individuel et le social dans les littératures francophones. Mai 2014

professait au *Nigog*, contre ceux qui rabattaient la littérature au niveau du terroir. Cet incident lui fait prendre conscience que tous ses écrits sont lus par les intellectuels français. Il clôt le litige, se rapprochant des discours des clérico-nationalistes, en énonçant « que l'un des moyens de conserver intact l'esprit français du Canada [est] de le tenir attaché le plus étroitement possible à son catholicisme traditionnel et de l'associer par des rapports constants à l'esprit de la France »[102]. Car appartenir à un réseau, *a fortiori* outre-Atlantique, est devenu la clé de voute des intellectuels canadien-français de l'entre-deux-guerres, de Roquebrune prend en considération que ses lignes ne peuvent plus aller à l'encontre de ceux qui font la vie de l'esprit. À partir de cette date, son discours change, et cette politique semble fonctionner, puisqu'il arrive à se faire éditer, y compris dans les pages de *L'Action française*.

Si cette valorisation culturelle est d'importance au Québec, elle n'est qu'éphémère en France. Néanmoins, au cours de l'année 1923, elle existe des deux côtés de l'Atlantique. C'est par le biais des salons littéraires qu'il entre en contact avec des personnalités du monde éditorial français, tels Fernand Laudet (*Revue Hebdomadaire*), M. de Lanzac (*Revue des Deux Mondes*), Alfred Vallette, via son épouse Rachilde (*Mercure de France*), et surtout Gustave-Louis Tautaine (*Le Monde-Nouveau*)[103]. Ce dernier est très important dans le réseau de l'archiviste, c'est en effet dans *Le Monde-Nouveau* de février 1921 que paraît son premier texte publié en France[104]. Échelon initial « vers l'obtention d'un capital symbolique fort, [elle] l'installe dans le "canadianisme" » aux yeux des intellectuels français, et marque son « glissement » discursif, le conduisant à devenir un « écrivain canadien-français »[105]. *Exit* donc l'universalité de l'écriture, on attend qu'il « colle » au terroir, et si possible au travers de l'histoire de la Province de Québec ; après tout, n'est-il pas archiviste ?

---

[102] Robert de Roquebrune, « Rostand glorifié », *art. cit.,* p. 22.

[103] La revue *Le Monde-Nouveau*, sous-titrée *Revue mensuelle interalliée et internationale (The New World)*, est fondée en 1919, à Paris. Son but est de promouvoir « un rapprochement social, économique, littéraire et artistique entre la France et les pays alliés ou neutres. », *Le Monde-Nouveau*, vol. I, n° 1, 20 mars 1919.

[104] Robert de Roquebrune, « L'état d'esprit actuel des Canadiens français », *Le Monde-Nouveau*, février 1921.

[105] *Le Monde Nouveau* s'intéresse au Canada, et lui consacre un numéro entier en août 1923. Cette édition est soulignée dans les pages des *Nouvelles littéraires*. Henri Rambaud, « Revue des Revues et Revue de la Presse – Du Canada français », *Les Nouvelles littéraires*, 23 septembre 1923, p. 4.

© Les Cahiers du GRELCEF. www.uwo.ca/french/grelcef/cahiers_intro.htm

Sa collaboration avec Tautaine ne s'arrête pas là, puisque l'éditeur lui offre le meilleur moyen d'être reconnu, celui de publier un roman. Robert de Roquebrune raconte lui-même :

> "*[Léo-Pol] Morin vient de m'apprendre, me dit-il [Tautaine], que vous écrivez. Donnez-moi un roman sur le Canada. Morin me dit que vous en avez un tout prêt". Évidemment, j'avais les* Habits rouges *mais je voulais refaire ce livre avant de le proposer à un éditeur. […] Mais déjà Tautaine me présentait à J.H. Rosny aîné qui faisait partie du comité de lecture des Éditions du Monde-Nouveau : "C'est un Canadien qui va vous donner un roman" […] Rosny me dit aimablement : "Nous lirons votre œuvre avec beaucoup d'intérêt".*[106]

Cet évènement, aussi bref qu'il puisse paraître, lance la carrière littéraire de Robert de Roquebrune, un des rares auteurs canadien-français de l'époque à voir la quasi-totalité de sa production publiée en France. En tant que « latin d'Amérique », il se voit estampillé « auteur canadien ». Son livre, *Les Habits rouges*, est présenté au public en 1923[107], sortie évidemment saluée dans *La Revue moderne* par Madeleine en personne, puis par le Frère Marius qui lui consacre trois pages[108]. Ce qui est innovant dans le traitement historique que l'auteur livre de la Rébellion de 1837, c'est qu'il « veut ne nous présenter que l'essence de ses impressions et de ses images »[109]. Car contrairement à ce qu'affirme Pierre Mac Orlan, « ce n'est pas un roman historique – du moins tel qu'on l'a compris chez nous »[110]. Au contraire, selon le critique du journal *La Libre parole*, « le mérite de ce roman est double : il offre un élément psychologique social qui porte à la réflexion et d'autre part, l'intrigue qu'il noue avec un art parfait fournit à l'imagination un aliment bien confectionné d'épisodes émouvants, imprévus, d'un intérêt

---

[106] *En fouillant dans ma mémoire* de Robert de Roquebrune. *In* Pierre Rajotte, « Stratégies d'écrivains québécois de l'entre-deux-guerres : séjours et rencontres en France », *Études littéraires*, vol. 36, n° 2, 2004, p. 36.

[107] L'éditeur a fait un travail de promotion puisque *Le Figaro*, *Le Gaulois* (5 nov. et 23 mai), *Les Nouvelles littéraires* (19 mai) et *Le Temps* (10 avril) en annoncent la publication.

[108] Madeleine, « Un grand roman canadien, Les Habits Rouges, par M. Robert LaRoque de Roquebrune », *La Revue moderne*, mars 1923, p. 15.

[109] Frère Marius, « *Les Habits rouges* », *La Revue moderne*, juillet 1923, p. 10.

[110] Pierre Mac Orlan, « Les Habits rouges », *Républicain Orléanais*, 22 juin 1923. Le Fère Marius poursuit : « nous ne saurions trop féliciter M. de Roquebrune de nous avoir épargné ces longues tranches d'histoires, empruntées à nos manuels, par quelques-uns de nos romanciers, sous couleur de mieux nous informer, mais en réalité pour atteindre tant bien que mal les 300 pages qu'ils s'étaient fixées. », Frère Marius, *art. cit.*, p. 10.

soutenu »[111]. Quant à la revue *France-Amérique*, par la voix de Maurice Guénard, elle enfonce le clou : « Au contraire de ce qu'on pourrait croire ce n'est pas un roman historique. L'histoire n'est qu'un prétexte à une étude psychologique. […] Dans l'ensemble *Les Habits rouges* sont un beau roman qui fait honneur à la littérature canadienne »[112]. L'archiviste, sous couvert de prendre un thème cher aux régionalistes de son pays, réussit le tour de force d'y intégrer le volet psychologique, aspect relativement nouveau, dans un roman canadien[113]. Pour ce « style nerveux, ce coup d'œil sûr »[114], il reçoit le Prix David[115]. Comme il le souligne : « certains livres fournissent une carrière »[116].

Toutefois, ce qui intéresse véritablement les intellectuels français, c'est le canadianisme de leurs nouveaux interlocuteurs ; c'est un point qui est également souligné dans *La Presse* : « nous connaissons assez peu le véritable Canada, ce Canada qui fut une de nos plus belles colonies [Robert de Roquebrune y] ajoute un intérêt romanesque à la peinture de cette époque dont le souvenir doit être si cher à des cœurs français »[117]. C'est alors que l'on assiste à un glissement idéologique de l'ex-nigogiste. Ce qu'il refusait dans sa publication – rester axé sur les sujets exclusivement canadiens – il en devient un spécialiste outre-Atlantique. Il véhicule l'image persistante de la gloire coloniale française en terre d'Amérique. En cette qualité, il intéresse le réseau « Latin », et particulièrement Charles Lesca de la *Revue de l'Amérique latine* (*RAL*, 1922-1923) qui accueille de nombreux articles d'auteurs canadiens-français et, bien sûr, de Robert de Roquebrune. L'archiviste, de par son désir de reconnaissance, mais également de par sa formation sociale, change de discours, et se transforme en « auteur canadien » évoluant

[111] Anonyme, *La Libre Parole*, 15 juin 1923. *In* Louis Claude, « Livres et revues – Les Habits rouges et la critique en France », *La Revue moderne*, septembre 1923, p. 50.
[112] Maurice Guénard, « La vie intellectuelle, sociale et artistique – Un roman canadien », *France-Amérique*, décembre 1923, p. 297.
[113] Il faut attendre 1929 pour que Jovette-Alice Bernier, Alice Lemieux et Éva Senécal introduisent dans leurs écrits la trame « intimiste », bourgeoise et urbaine, défendue par les membres du *Nigog* et que les Individualistes tentent d'imposer dans les Lettres, avec la complicité de l'éditeur Albert Lévesque.
[114] Michel Lacroix, « Lien social, idéologie et cercles d'appartenance : le réseau "latin" des Québécois en France, 1923-1939 », *Études littéraires*, vol. 36, n° 2, 2004, p. 11.
[115] Luc Aubry, « Notes et Échos – Félicitations », *La Revue moderne*, juillet 1923, p. 16.
[116] L'archiviste est même classé, par *La Revue des lectures*, parmi les auteurs dont il faut retenir le nom. Anonyme, « Les principales nouveautés », *Revue des lectures*, 15 janvier 1929, p. 852.
[117] Louis Payen, « Chronique littéraire », *La Presse*, 7 juillet 1923, p. 3.

© Les Cahiers du GRELCEF. www.uwo.ca/french/grelcef/cahiers_intro.htm
N° 5. Les espaces divers de la Coolitude. Mai 2013

dans « un milieu cosmopolite ouverts aux cultures d'horizons divers : le réseau latin naîtra sur ces bases »[118].

C'est donc à partir de l'édition de son roman que de Roquebrune atteint la renommée, d'autant que le dîner consacré aux *Habits Rouges* est retranscrit dans les pages de plusieurs journaux, dont le *New York Herald*. Ces articles accroissent son pouvoir symbolique – en plus des intellectuels français, « soixante personnalités canadiennes et sud-américaines s'étaient réunies à ce diner qui fut un hommage au Canada français et à sa littérature »[119]. *La Patrie* signalant même que l'écrivain « est en train de faire beaucoup pour la renommée intellectuelle et artistique de ses compatriotes »[120]. L'auteur anonyme de ces lignes s'appuie sur les échos faits dans la presse française : *La Libre Parole*, parlant du roman en des termes flatteurs[121], *La petite Gironde*, se montrant enthousiaste[122], tout comme le *Journal* de Marseille. Les signatures sont prestigieuses : Charles Lesca, Ernest Martinenche, Philippe Roy, Jean Nolin, Marcel Dugas, Blaise Cendrars, Léo-Pol Morin, Pierre Dupuy, etc. La qualité de ses écrits fait de lui le « principal collaborateur canadien [de la *RAL*], avec ses neuf articles »[123]. Malgré tout, la publication de ses autres romans se fait plus discrète. *D'un Océan à l'autre* ne soulève pas l'enthousiasme[124]. Notons toutefois que l'*Almanach catholique français* souligne que l'auteur « nous console un peu de voir l'immense effort chrétien si peu représenté dans notre abondante littérature exotique. [Ses] romans […] nous ramènent au roman historique »[125]. Pour la critique montréalaise, l'archiviste est toujours un « exotique », alors que ses sujets sont nationaux. Ce glissement sémantique (être seulement à l'extérieur) montre que dans la

[118]Michel Lacroix, *art. cit.*, p. 52.

[119] Anonyme, « Le succès des *Habits Rouges* en France. Diner de "L'Amérique Latine" en l'honneur de Robert de Roquebrune », *La Patrie*, samedi 4 août 1923, p. 13.

[120] *Ibid.* Bien que l'article ne soit pas signé, il est du correspondant en France de *La Patrie*, puisque la signature se présente sous cette forme « Paris, 15 juillet ».

[121] L'auteur de l'article évoque « des dons incontestables d'artiste et une grâce de style remarquable », *La Libre Parole*, 15 juin 1923. *Ibid.*, p. 13.

[122] Pierre Mac Orlan, *La Petite Gironde*, 24 juin 1923.

[123] Il « fut accompagné de Pierre Dupuy, Marcel Dugas, Olivar Asselin, Marius Barbeau et Rosaire Dion. », Michel Lacroix, *art. cit.,* p. 54.

[124] Tout comme les *Dames Le Marchand* (1927) qu'un journaliste qualifie de « récit singulier, sans conclusion comme sans intrigue », Louis Jalabert, « Revue des livres », *Études*, 5 juillet 1928, pp. 120-121.

[125] Jean Morienval, « V[e] partie – La Vie artistique et littéraire », *Almanach catholique français*, 1925, p. 231.

Belle Province, les choses ont évolué. Si la France ne fait que peu de cas de ce livre, il n'en reste pas moins que, pour l'autre côté de l'Atlantique, un roman supplémentaire publié à Paris par un auteur de la Province fait de lui un personnage important. Ainsi, Victor Morin, président de la Délégation des Canadiens-français en voyage au « pays des ancêtres », élève-t-il Paul Morin et Robert de Roquebrune au rang d'ambassadeurs des Lettres, car ils « augmentent le capital littéraire accru et désormais hors d'atteinte »[126]. C'est-à-dire que pour l'*intelligentsia* montréalaise, ces auteurs ont mis sur un pied d'égalité les œuvres canadiennes-françaises contemporaines et celles de la France.

Cette affirmation ne vaut pas pour la critique française, et l'archiviste trouve refuge dans la presse. Par ses articles, nous retrouvons un homme qui puise dans les thèmes nationalistes. Il livre à *La Revue de France*, un texte très complet intitulé « Une littérature inconnue, la littérature canadienne française »[127], et fait un réquisitoire, dans *Le Figaro*, sur « Le combat pour la culture française au Canada », dénonçant l'américanisation de la société québécoise[128]. Il est devenu en France un nationaliste aux écrits terroiristes, et il n'a d'exotique que son lieu d'habitation. Sa vie parisienne semble l'avoir déconnecté des réalités canadiennes. Pourtant à Montréal, d'autres intellectuels ont repris le flambeau du *Nigog*, ce sont les « Individualistes », qui plus que la forme défendent une langue et une culture.

LA QUERELLE DE LA LANGUE : NAISSANCE D'UNE CULTURE

Comme nous l'avons vu, M^gr^ Roy est attaché à la préservation du français. De ce fait, il n'est pas tendre envers ceux qui utilisent des canadianismes. Il énonce que « la langue française maniée par d'habiles artistes canadiens, sera toujours assez souple, assez large, assez belle, pour permettre d'imprimer sur cette matière le cachet d'une suffisante ou puissante originalité »[129]. Quant à Lionel Groulx, le chantre du

[126] Gaétan Sanvoisin, « Les Canadiens-Français à Paris – Un entretien avec leur président, M. Victor Morin », *Le Gaulois*, 30 août 1927, p. 1.
[127] Anonyme, « Littérature », *La Quinzaine critique des livres et revues*, 25 janvier 1932, p. 57.
[128] Robert de Roquebrune, « Le combat pour la culture française au Canada », *Le Figaro*, 25 septembre 1930, p. 5.
[129] Camille Roy, *Regards sur les Lettres*, Québec, Librairie de l'Action Sociale, 1931, p. 235-236.

nationalisme, il engage ses étudiants à ne pas rester sur les impressions anciennes qui consistent à dire que l'Hexagone les « a laissé tomber », et insiste sur le fait « que le Canada a été *cédé* et non *conquis* »[130]. Il crée les notions d'identité culturelle et de nationalisme intégral. La pensée et la langue deviennent le ciment du Québec. Les clérico-nationalistes offrent à la Belle Province ses canons littéraires axés sur une Histoire mystifiée, religieuse et morale, héroïque et sacrificielle. En lien direct avec la France coloniale, *Notre maître le passé* dicte ce que doit être la culture[131]. Ils l'affranchissent en la dotant d'une identité propre (littérature et histoire) teintée du nationalisme de rigueur. Il s'agit bien là d'autonomie vis-à-vis du modèle traditionnel, celui du respect quasi dictatorial du canevas français à tous les étages de la société.

Ce sont les « Individualistes », jeunes critiques, qui se détachent des dictats imposés par les clérico-nationalistes en ancrant l'autonomie littéraire (critique) et en légitimant la culture nationale (langue). Ils ont pour mentor Louis Dantin, prêtre défroqué, qui ne se cache pas pour dire à l'un de ses protégés :

> *Vous vous rendez bien compte, n'est-ce pas, qu'une moitié ou plus des chefs-d'œuvres [sic] de la littérature française sont interdits aux catholiques obéissants ? Vous ne pouvez lire ni les* Essais *de Montaigne, ni* L'Esprit des lois*, ni les* Lettres persanes *de Montesquieu, ni Rien de Rousseau, de Voltaire, de Diderot, de D'Alembert, de Marmontel (il ne reste plus que Fréron et l'abbé Delille). […] Croyez-vous vraiment qu'on puisse se passer de toute cette éducation intellectuelle, et devenir un écrivain ?*[132]

Au-delà de cette condamnation des prêtres-critiques, il considère qu'être un auteur ce n'est pas être obligatoirement exotique (thèmes extranationaux), c'est avant tout respecter la langue de la littérature mère. Pour l'un de ses disciples, Albert Pelletier, tout réside dans la façon d'enseigner les Lettres au Québec. Il ne faut pas seulement la modifier, mais réformer la formation des intellectuels. La clé, c'est accepter d'être du territoire auquel on appartient, c'est-à-dire un peuple de langue française en Amérique du Nord. Ainsi, ce qui oppose ces deux

---

[130] L'expression vient d'Henri d'Arles, reprise par Paul Dumas, *Nos raisons d'être fiers*, tract n° 1 des Jeune-Canada, Montréal, *Le Devoir*, novembre 1934.

[131] Lionel Groulx, *Notre maître, le passé*, Montréal, Bibliothèque de l'Action française, 1924.

[132] Richard Giguère, « "Vous vous rendez compte, n'est-ce pas, qu'une moitié ou plus des chefs-d'œuvres [*sic*] de la littérature française sont interdits aux catholiques obéissants" : un témoignage majeur de Louis Dantin », *Voix et Images*, vol. 23, n° 2, (68) 1998, pp. 224-228.

critiques, c'est l'utilisation dialectale dans l'écriture. Pour Pelletier, tout se doit d'être canadien, car « il nous est impossible, à cause de notre histoire, de notre milieu, des nos aspirations naturelles, de notre climat, de nos conditions de vie, etc., de nous assimiler le génie de la race française »[133].

La question de la langue est déjà présente avec *Maria Chapdelaine*. À Montréal, si le succès éteint pour un moment la querelle entre avant-gardistes (européanisants et modérés) et les agriculturistes, entérinant les canons de la littérature au profit du « terroirisme », l'ouvrage déclenche de vives réactions chez les partisans de la langue française, tel Camille Roy. Les canadianismes utilisés par l'auteur sont une gageure. L'introduction de la langue dialectale est une petite révolution dans le monde des Lettres canadiennes et ouvre les portes à toute une génération d'écrivains. C'est le cas, en 1938, du livre *Trente Arpents* de Ringuet, usant de québécismes, qui reçoit des critiques d'André Thérive, terrible journaliste au *Temps*, regrettant que l'auteur se soit plié à tous les travers des « littératures jeunes qui sont presque obligées (ou se croient telles) de traiter d'abord des sujets nationaux »[134]. C'est dire que de part et d'autre de l'Atlantique, être canadien-français, et qui plus est écrivain, c'est conserver intact la langue de Molière. Mais en 1920, les critiques faites à l'encontre de l'utilisation du langage dialectal sont symptomatiques de la suprématie supposée de la France, tant à Montréal qu'à Paris. Si Louis Hémon innove, au moment où le provincialisme français se porte bien, Ringuet, lui, est passé de mode en 1938. André Thérive, s'attaquant aux « régionalismes », énonce qu'il « n'est pas étonnant que l'anglais menace leurs fils plus encore directement que s'ils parlaient le vrai français »[135]. Le critique ajoute : « on peut aussi méditer sur l'inconvénient que présente pour un peuple détaché de sa souche l'usage d'un parler trop régional. [Ils] ne connaissent en effet qu'un jargon, amusant mais fort corrompu ; ils sont donc sans défense devant une grande langue de culture »[136].

Ce n'est pourtant pas le point de vue de Claude-Henri Grignon, pamphlétaire redoutable, journaliste au *Canada* d'Olivar Asselin, et

[133] Lettre d'Albert Pelletier à Alfred DesRochers, 24 juillet 1931. *Ibid.*, p. 17.
[134] André Thérive, « Les Livres – Ringuet : *Trente arpents*, 1. Vol. (Librairie Flammarion) – Léo-Pol Desrosiers : *Les Engagés du Grand-Portage*, 1. Vol. (Librairie Gallimard) », *Le Temps,* 16 février 1939, p. 3.
[135] *Ibid.*
[136] André Thérive, *art. cit.*

© Les Cahiers du GRELCEF. www.uwo.ca/french/grelcef/cahiers_intro.htm

membre de l'École littéraire de Montréal, dont la critique, sous sa plume, se fait acerbe. Il rédige seul *Les Pamphlets de Valdombre,* entreprise qui évoque les *Cahiers de la quinzaine* de Péguy. De 1936 à 1943, il passe au crible les écrivaillons qu'il considère comme dépourvus de talent et d'imagination. Il s'attaque aux feuilles bigotes, aux membres du pouvoir politique et à leurs organes de presse. Il n'épargne pas les auteurs d'outre-Atlantique, y compris l'abbé Bethléem[137]. En revanche, il salue l'arrivée de *Trente Arpents*, qui représente pour lui le premier essai réussi de la littérature devenue autonome grâce à la singularité de sa langue. Claude-Henri Grignon se transforme en défenseur de l'utilisation de canadianismes dans l'écriture.

> *Jamais nous n'aurons une littérature nationale, je veux dire* originale*, si nous ambitionnons d'utiliser la langue française telle qu'écrite aujourd'hui en France et si nous abordons le roman psychologique à la Bourget ou à la Mauriac. La terre est notre parlure ! Voilà !*[138]

Il remplace habilement « nationale » par « originale », car pour lui il n'est pas question que la littérature soit récupérée. Elle se doit de refléter le Beau et la Vérité, tout en se détachant des idéologies, pour trouver son style, sa forme et sa langue ; il ne sert à rien de vouloir imiter la souche. Il milite, comme Pelletier, pour l'autonomie de la littérature vis-à-vis de la France. Il opte pour le régionalisme (esthétique), lutte contre l'agriculturisme (discours), mais consent au nationalisme. Il pense que la littérature nationale peut exister « à condition d'être une littérature, c'est-à-dire autre chose qu'un ensemble d'écrits sans valeur littéraire propre » (termes empruntés à Olivar Asselin)[139]. En cela, il approuve l'œuvre de Félix-Antoine Savard, *Menaud, maître-draveur*, qu'il désigne comme « presque génial », soulignant « la réussite stylistique et langagière [qui] prouve que les canadianismes contribuent à l'émergence de grandes œuvres »[140]. D'autant que les textes de Ringuet et de l'abbé Savard sont

---

[137] « Enfin ! Il est mort ! », *Pamphlets de Valdombre,* 4e année, nos 4 et 5, septembre-octobre 1940, pp. 145-154.

[138] *Pamphlets de Valdombre,* III, 108, Valdombre souligne. *In* Dominic Marcil, « Construction d'un ethos critique : discours sur la littérature canadienne-française dans *Les Pamphlets de Valdombre* de Claude-Henri Grignon «, Mémoire présenté comme exigence partielle de la maîtrise en études littéraires, Université du Québec à Montréal, novembre 2007, p. 46.

[139] Olivar Asselin, « Préface », Jules Fournier, *Anthologie des poètes canadiens,* Montréal, [s. é.], 1920, p. 8.

[140] Il conclut en disant que F.-A. Savard est « digne des plus belles pages d'anthologie. », *Pamphlets de Valdombre,* l, 392. Dominic Marcil, *op. cit.*, p. 74-75.

unanimement accueillis par toute la critique. Ce climat favorable permet à Valdombre de lancer cette invitation : « Ne craignons pas les canadianismes. Ils sont beaux, pleins de couleurs et de sons. Mais écrivons. Tout est là. »[141].

Cette querelle consacre Albert Pelletier et Claude-Henri Grignon comme les défenseurs du « canadianisme intégral », notion qui met un terme provisoire aux altercations entre exotiques et terroiristes[142]. Ils font émerger la dichotomie du champ de la critique en littérature, entre les morts (les consacrés) et les vivants (les aspirants). Et pour eux, il n'est pas question de fonder les écrits sur les idéologies, mais plutôt sur la qualité intrinsèque des œuvres. À la question comment faire une littérature qui soit lue par le plus grand nombre si le « patois devient trop difficile aux Académiciens » ? Albert Pelletier réplique simplement : « Eh bien, tant mieux : c'est que nous aurons une langue bien à nous [et] les Français nous traduirons comme ils traduisent la littérature provençale »[143].

CONCLUSION

Albert Pelletier énonce le principe de « littérature nationale et nationalisme littéraire ». Il pense qu'il existe une littérature nationale qui n'est pas forcément celle édictée par le clergé, c'est-à-dire une littérature d'inspiration qui ne soit pas obligatoirement régionaliste ; et ces particularités littéraires, inhérentes au Québec, ne peuvent déboucher que sur une littérature différente de celle des autres pays. Il spécule que si les écrivains canadiens étaient moins « obéissants », pour reprendre les termes de Dantin, ils feraient des œuvres plus riches notamment grâce à l'utilisation du français du Canada et non pas de pâles copies « incolores, inodores et sans saveur »[144] d'auteurs français. Alfred DesRochers le rejoint sur ce point, et démontre l'importance de l'ancrage de la Province sur le territoire Nord-Américain. Il souhaite que l'écrivain prenne en compte ce contexte, non plus pour se tourner vers le vieux modèle, la France, mais pour se faire une place unique sur le marché

[141] Claude-Henri Grignon, *Ombres et clameurs. Regards sur la littérature canadienne*, Albert Lévesque, 1933.
[142] Annette Hayward, « La querelle des régionalistes et des "exotiques" : mise au point historique », *Quebec Studies,* n° 12, Spring-Summer 1991, p. 97.
[143] Albert Pelletier, *Carquois*, Libraire d'Action canadienne française, 1931, p. 26.
[144] Albert Pelletier, *op. cit.*, p. 12.

anglo-saxon majoritaire sur le continent. L'écriture découle donc d'une double culture : la francisation scolaire et l'américanisme de fait.

Quant à Robert de Roquebrune, il trouve un compromis appréciable en intégrant le réseau « latin ». Basé sur l'importance du catholicisme comme « soutien de la latinité dans le monde »[145], il procure à ses adhérents une aura importante dans la société canadienne-française de l'époque. À travers l'expérience de cet écrivain-archiviste, nous entrons dans la sphère de sociabilité et de mondanité de quelques jeunes intellectuels canadiens-français dans l'Hexagone. Son travail aux archives le place de fait comme un spécialiste de l'histoire et/ou des racines françaises du Québec, mais contribue également à l'inscrire du côté des « régionalistes » de son pays, ce qui le conduit à délaisser la voix de l'exotisme. Disons également qu'être exotique ne signifie plus la même chose en 1930 qu'en 1920, séjourner à l'étranger n'est plus le seul critère. Toutefois son parcours nous apprend aussi que pour pénétrer dans le cénacle des mandarins français, il est essentiel de s'adapter à ce qu'ils attendent. Ainsi, parce qu'il doit « jouer le jeu », Robert de Roquebrune a-t-il été incité à devenir un « écrivain québécois ».

Ce qui a manqué aux hommes des années 1920, c'est l'absence d'antériorité dans les Lettres canadiennes. Dans la décennie 1930, les succès romanesques, tels *Menaud, maître-draveur* de Félix-Antoine Savard, *Les Engagés du Grand Portage* de Léo-Paul Desrosiers, ou *Trente Arpents* de Ringuet[146], démontrent la puissance créatrice du champ littéraire devenu autonome du modèle français. Comme le souligne Clément Marchand, même si « Paris seul sait organiser le rayonnement universel d'un écrivain », la capitale française ne dénigre aucun talent[147]. Un professeur honoraire de l'Université de Québec pose la véritable question : « Sans *Maria Chapdelaine*, *Menaud, maître-draveur* aurait-il vu le jour ? »[148] La grande force de ces livres est d'offrir aux lecteurs et aux critiques le sentiment « d'une généalogie romanesque. » Ce discours de continuité « a empêché les critiques de reprendre pour *Menaud* le

[145] Robert de Roquebrune, « La Semaine des Écrivains Catholiques de Paris », *art. cit.*, p. 22.
[146] Félix-Antoine Savard, *Menaud, Maître-draveur*, Québec, Librairie Garenau, 1937, Léo-Paul Desrosiers, *Les Engagés du Grand Portage*, Paris, Gallimard, 1938, Ringuet (Philippe Panneton), *Trente Arpents*, Paris, Flammarion, 1938.
[147] Clément Marchand, « Sur le front littéraire – À quand Paris ? », *Le Bien public*, 18 mars 1937.
[148] Gaillard De Champris, « La revanche de *Maria Chapdelaine* », *Journal des Débats*, dimanche 17 avril 1938, p. 2.

© Les Cahiers du GRELCEF. www.uwo.ca/french/grelcef/cahiers_intro.htm
Nº 6. L'individuel et le social dans les littératures francophones. Mai 2014

jugement qu'ils répétaient depuis des années au sujet de toutes les œuvres de valeur, affirmant que chacune était la *première* grande œuvre romanesque de notre jeune littérature »[149]. La référence à l'œuvre existante marque l'historicité du corpus, reconnaît une continuité littéraire détachée ou affranchie du passé colonial. « Ainsi Monseigneur Camille Roy avait raison de s'inquiéter : les conceptions littéraires et la vision du monde qu'il défendait depuis trente ans seraient, durant les années trente, mises en cause comme elles ne l'avaient jamais été auparavant » par des jeunes gens qui vont plus loin, que des DesRochers ou des Pelletier, en créant *La Relève*, en 1934. L'un de ses fondateurs, Robert Charbonneau, relancera la querelle, mais cette fois avec la France[150].

[149] Daniel Chartier, *L'Émergence des classiques. La réception de la littérature québécoise des années 1930*, Montréal, Fides, 2000, p. 109.

[150] Robert Charbonneau, *La France et Nous. Journal d'une querelle*, Bibliothèque Québécoise, coll. « Sciences humaines », 1993.

Ouvrages cités

ANONYME. janvier 1918. Signification. *Le Nigog*. 3.

ANONYME. 20 mars 1919. *Le Monde-Nouveau*. 1.

ANONYME. 4 août 1923. Le succès des *Habits Rouges* en France. Diner de "L'Amérique Latine" en l'honneur de Robert de Roquebrune. *La Patrie*. 13.

ANONYME. juin 1924. Une Nouvelles canadienne : le Chien. *Revue moderne*. 3.

ANONYME. 15 juillet 1924. Les Romans. *Romans-revue : guide de lectures*. 517.

ANONYME. 15 décembre 1924. Romans – Sabatier. *Romans-revue : guide de lectures*. 1042.

ANONYME. 15 janvier 1929. Les principales nouveautés. *Revue des lectures*. 852.

ANONYME. 25 janvier 1932. Littérature. *La Quinzaine critique des livres et revues*. 57.

ASSELIN, Olivar. 1920. Préface. Jules Fournier. *Anthologie des poètes canadiens*. [s. é.].

AUBRY, Luc. juillet 1923. Notes et Échos – Félicitations. *Revue moderne*. 16.

BLAIS, Jacques. 2007. Poètes québécois d'avant 1940 en quête de modernité. Yvan Lamonde et Esther Trépanier (dir.). *L'Avènement de la modernité culturelle au Québec*. Éditions de l'IQRC. 2007.

BOURDIEU, Pierre. 1979. *La Distinction. Critique sociale du jugement*. Paris : Minuit.

BRUNET, Berthelot. 15 septembre 1920. Pourquoi je suis "exotique". *Revue moderne*. 18.

CAZELAIS, Normand. 2011. *Robert de Roquebrune. L'art de la fabulation*. Éditions XYZ.

CHARBONNEAU, Robert. 1993. *La France et Nous. Journal d'une querelle*. Bibliothèque Québécoise. coll. « Sciences humaines ».

CHARTIER, Daniel. 2000. *L'Émergence des classiques. La réception de la littérature québécoise des années 1930*. Fides.

© Les Cahiers du GRELCEF. www.uwo.ca/french/grelcef/cahiers_intro.htm
Nº 6. L'individuel et le social dans les littératures francophones. Mai 2014

CHAUVIN, Édouard. juin 1918. Foin ! Foin ! du régionalisme. *Le Nigog*.

CLAUDE, Louis. septembre 1923. Livres et revues – Les Habits rouges et la critique en France. *Revue moderne*. 50.

DAVID, Athanase. 1934. *En marge de la politique*. Montréal : Éditions Albert Lévesque.

DE CHAMPRIS, Gaillard. 17 avril 1938. La revanche de *Maria Chapdelaine*. *Journal des Débats*. 2.

DUGAS, Marcel. 1942. *Approches*. Québec : Éditions du Chien d'or.

DUMAS, Paul. novembre 1934. Nos raisons d'être fiers. *Le Devoir*.

GIGUÈRE. Richard. 1998. "Vous vous rendez compte, n'est-ce pas, qu'une moitié ou plus des chefs-d'œuvres [sic] de la littérature française sont interdits aux catholiques obéissants" : un témoignage majeur de Louis Dantin. *Voix et Images*. vol. 23, n° 2. 224-228.

GRIGNON, Claude-Henri. 1933. *Ombres et clameurs. Regards sur la littérature canadienne*. Albert Lévesque.

----. sept-oct. 1940. Enfin ! Il est mort ! *Pamphlets de Valdombre*. 4e année, nos 4-5. 145-154.

GROULX, Lionel. 1924. *Notre maître, le passé*. Montréal. Bibliothèque de l'Action française.

GUÉNARD, Maurice. décembre 1923. La vie intellectuelle, sociale et artistique – Un roman canadien. *France-Amérique*. 297.

HARVEY, Fernand. 2012. *La Vision culturelle d'Athanase David*, Del Busso éditeur.

HAYWARD, Annette. Spring-Summer 1991. La querelle des régionalistes et des "exotiques" : mise au point historique. *Quebec Studies*. n° 12.

JALABERT, Louis. 5 juillet 1928. Revue des livres. *Études*. 120-121.

LACROIX, Michel. 2004. Lien social, idéologie et cercles d'appartenance : le réseau "latin" des Québécois en France, 1923-1939. *Études littéraires*, vol. 36, n° 2.

MAC ORLAN, Pierre. 22 juin 1923. Les Habits rouges. *Républicain Orléanais*.

MADELEINE. 15 août 1920. Enfin. *Revue moderne*. 7.

----. mars 1923. Un grand roman canadien, Les Habits Rouges, par M. Robert LaRoque de Roquebrune. *Revue moderne*. 15.

----. avril 1923. Courrier de Madeleine. *Revue moderne*. 49.

© Les Cahiers du GRELCEF. www.uwo.ca/french/grelcef/cahiers_intro.htm
N° 5. Les espaces divers de la Coolitude. Mai 2013

MAILHOT, Laurent. 2003. *La Littérature québécoise depuis ses origines*. Typo, coll. « Essai ».

MANZO, Altay A. 2006. *Processus identitaires et intégrations. Approche psychosociale des jeunes issus de l'immigration*. Paris : L'Harmattan/IRFAM.

MARCHAND, Clément. 18 mars 1937. Sur le front littéraire – À quand Paris ? *Le Bien public*.

MARCIL, Dominic. 2007. Construction d'un ethos critique : discours sur la littérature canadienne-française dans *Les Pamphlets de Valdombre* de Claude-Henri Grignon. Mémoire présenté comme exigence partielle de la maîtrise en études littéraires. Université du Québec à Montréal.

MARIUS (Frère). juillet 1923. Les Habits rouges. *Revue moderne*. 10.

MICHON, Jacques (ed.). 1999. *Histoire de l'édition littéraire au Québec au XX^e siècle,* t. 2, *La Naissance de l'éditeur. 1900-1939*. Montréal : Fides.

MONTPETIT, Édouard. février 1918. L'art nécessaire. *Le Nigog*. 38.

MORIENVAL, Jean. 1925. V^e partie – La Vie artistique et littéraire. *Almanach catholique français*. 231.

PAYEN, Louis. 7 juillet 1923. Chronique littéraire. *La Presse*. 3.

PELLETIER, Albert. 1931. *Carquois*. Libraire d'Action canadienne française.

PRÉFONTAINE, Fernand. février 1918. Le sujet en art. *Le Nigog*. 44.

PUJO, Maurice. 15 avril 1922. Une mise au point de l'Action française de Paris. *Revue moderne*. 10-11.

RAJOTTE, Pierre. 2004. Stratégies d'écrivains. *Études littéraires*. vol. 36, n° 2.

RAMBAUD, Henri. 23 septembre 1923. Revue des Revues et Revue de la Presse – Du Canada français. *Les Nouvelles littéraires*. 4.

ROBERT, Lucie. 1980. « Essais sur la littérature canadienne ». *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec (1900-1939)*. T. II. Fides. 457-461.

ROQUEBRUNE Robert (de). mars 1918. Littérature – De l'opportunité d'un culte de la supériorité littéraire. *Le Nigog*. 82.

----. août 1918. La jeune littérature française d'avant 1914. *Le Nigog*. 267-273.

----. 15 novembre 1919. La société canadienne au XVIII^e siècle. Une amie de Montcalm : Madame de Beaubassin. *Revue moderne*. 17-19.

© Les Cahiers du GRELCEF. www.uwo.ca/french/grelcef/cahiers_intro.htm
N° 6. L'individuel et le social dans les littératures francophones. Mai 2014

----. février 1921. L'état d'esprit actuel des Canadiens français. *Le Monde-Nouveau*.
----. 15 juillet 1921. La Semaine des Écrivains Catholiques de Paris. 9. 22.
----. 15 janvier 1922. L'Honorable Léon Daudet. *Revue moderne*. 33.
----. 15 mai 1922. Rostand glorifié. *Revue moderne*. 17-18.
----. juillet 1923. Les Salons littéraires à Paris. *Revue moderne*. 19-21.
----. janvier 1924. Le Salon de Madame Rachilde au Mercure de France. *Revue moderne*. 21-22.
----. juin 1924. Les Salons littéraires à Paris. *Revue moderne*. 22-24.
----. novembre 1924. Les Salons littéraires à Paris – Le salon de Mlle Louise Read. *Revue moderne*. 17-19.
----. 25 septembre 1930. Le combat pour la culture française au Canada. *Le Figaro*. 5.
ROY, Camille (Mgr). 1918. *La Critique littéraire du XIX*ème *siècle, De Mme de Staël à Émile Faguet*. Québec. Imprimerie de L'Action Social ltée.
----. 1931. *Regards sur les Lettres*. Québec. Librairie de l'Action Sociale.
SAINT-JACQUES, Denis and Maurice LEMIRE (eds.). 1999. *La vie littéraire au Québec*. Les Presses de l'Université Laval.
SANVOISIN, Gaétan. 30 août 1927. Les Canadiens-Français à Paris – Un entretien avec leur président, M. Victor Morin. *Le Gaulois*. 1.
THÉRIVE, André. 16 février 1939. Les Livres – Ringuet : *Trente arpents*, 1. Vol. (Librairie Flammarion) – Léo-Pol Desrosiers : *Les Engagés du Grand-Portage*, 1. Vol. (Librairie Gallimard). *Le Temps*. 3.
TOUGAS, Gérard. 1965. *Histoire de la littérature canadienne française*. Paris. PUF.
VALLEURY. 2 juin 1924. Les Mondanités – Dans les cercles. *Le Gaulois*. 1.

© Les Cahiers du GRELCEF. www.uwo.ca/french/grelcef/cahiers_intro.htm
N° 5. Les espaces divers de la Coolitude. Mai 2013